



HAL
open science

Un destin adolescent des signifiants énigmatiques

Nicolas Evzonas, Nicolas Rabain

► **To cite this version:**

Nicolas Evzonas, Nicolas Rabain. Un destin adolescent des signifiants énigmatiques. *Psychologie clinique et projective*, 2021, n° 30 (2), pp.79-105. 10.3917/pcp.030.0079 . hal-04495613

HAL Id: hal-04495613

<https://hal.science/hal-04495613>

Submitted on 11 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

« À l'adolescence [...], nous avons confluence de deux fleuves aux eaux fortement hétérogènes, dont rien ne prouve qu'ils arriveront à un mélange harmonieux. D'un côté la pulsion et le fantasme infantile, de l'autre l'instinct pubertaire ». Reformuler en termes ferencziens cette citation de Laplanche (2000, p. 23) reviendrait à affirmer que le défi essentiel pour l'adolescent consiste à jongler entre deux langues dissymétriques : celle du corps de l'adulte qu'il doit intégrer et celle du corps de l'enfant qui persiste en lui. Si Laplanche réserve le terme de « pulsion » à la sexualité infantile seule, en reléguant la sexualité pubertaire au rang d'« instinct », il ne faut pas cependant perdre de vue que cette dernière est indissociable de la potentialité orgasmique, spécificité irréductible et tout aussi pulsionnelle, puisqu'elle engendre des éprouvés, des affects et des fantasmes inconscients radicalement inédits. C'est ce que souligne Givre (2007) dans le sillage d'autres auteurs qui ont suggéré par ailleurs l'existence d'un traumatisme génital (Deutsch, 1943) ou d'un traumatisme pubertaire (Eissler, 1958) analogues aux traumatismes précoces.

Dans cet article, nous tâcherons de décrire les complexités du télescopage entre les fantasmes primaires et les pulsions pubertaires, entre le « complexe d'intrusion » induit primitivement par l'autre (Lacan 1938) et l'effraction qui surgit du propre corps de l'adolescent (Givre 2010). Plus précisément, nous aborderons l'après-coup de l'infantile à l'adolescence, au sens bidirectionnel relevé par Laplanche (1989) dans le corpus freudien, conjuguant son action différée et son pouvoir rétroactif. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur la psychothérapie psychanalytique d'un patient transgenre âgé de dix-huit ans que nous avons suivi en institution de manière bihebdomadaire. Il sera ici question de proposer, d'une part, une réflexion sur la question de l'identité de genre et, d'autre part, d'appréhender globalement la clinique de ce jeune patient, assigné « fille » à sa naissance. Notre attention se portera ainsi sur des enjeux à la fois intrapsychiques et interpersonnels qui sous-tendent les « processus de subjectivation » (Cahn 1998), profondément mis à mal par les irrptions pubertaires.

Le modèle *traductif*

Notre réflexion, qui constitue le fruit d'une élaboration théorico-clinique avec le deuxième auteur de la présente contribution, puisera amplement dans le « modèle traductif » développé par Laplanche (1989, 2003a, 2003b) et récemment extrapolé dans le champ de l'adolescence par Dejours (2018a) ainsi qu'Andreyev et Neau (2017). Selon ce modèle, l'*infans* se voit inscrire dans son psychisme non seulement des messages sexuels dans le cadre des soins auto-conservatifs, mais aussi, et nous le soulignons, des messages d'assignation de genre. Ces « signifiants énigmatiques » d'ordre linguistique, pré-linguistique ou paralinguistique portent les traces de la sexualité refoulée des adultes. En conséquence, ils demeurent opaques aussi bien pour le récepteur que pour l'émetteur. La tentative de maîtrise du contenu de ces signifiants fait ainsi naître chez l'enfant une « pulsion de traduire ». Dans cette perspective, l'identité de genre, initialement acquise sur la base des prescriptions adultes, serait retraduite secondairement par la perception de la différence anatomique entre les sexes et le code binaire de la castration (2003a).

Pour exprimer l'effet de ces signifiants provenant du dehors, l'image convoquée par Laplanche (2003a, 2003b) est celle de l'implantation, voire de l'intromission dans le « Moi corporel » (Freud 1923, p. 270). Ainsi, ces messages engendrent une violence primitive et

suscitent une identification *par* l'autre, à résonance traumatique : « La traduction du message énigmatique adulte ne se fait pas en une seule fois mais en deux temps, le schéma en deux temps est celui-là même du traumatisme : au premier temps le message est simplement inscrit, ou implanté, sans être compris. Il est comme maintenu sous la couche mince de la conscience, ou "sous la peau". En un second temps, le message est revivifié. Il agit alors comme un corps étranger interne qu'il faut à tout prix intégrer, maîtriser » (Laplanche 2003b, p. 200).

Si le trauma induit par l'autre agit fondamentalement comme un corps étranger « intromis » dans l'écorce du Moi, il est aussi pourvoyeur d'un plaisir autoérotique qui accompagne toute reprise fantasmatique d'une effraction venant du dehors et qui lutte contre la déliaison pulsionnelle. Tout se passe comme si le traumatisme provenant de l'extérieur devenait un processus auto-traumatique. En d'autres termes, l'intrusion intersubjective est sans cesse renouvelée par une intrusion intra-subjective, indissociable d'une excitation sexuelle masochique (Laplanche 1968). Pour l'exprimer autrement, si l'*infans* est sidéré et passivé par les messages sexuels et genrés qui sont « implantés » par l'adulte dans son « Moi corporel » (Freud 1923, p. 270) comme une écharde « sous sa peau », il devient de surcroît auteur de sa jouissance et traducteur actif des signifiants énigmatiques. Néanmoins, ces messages recèlent, rappelons-le, un « sens à eux-mêmes ignorés », autrement dit un « plus-de-savoir inconscient » qui excède fatalement les moyens de décryptage dont l'enfant dispose. Aussi, la traduction ne sera-t-elle que partielle. Soulignons ici l'élaboration subjective et la réappropriation irréductiblement singulière par l'enfant de ces messages « à traduire » et infiltrés par l'inconscient sexuel de l'adulte. Dejours (2005, p. 45) le formule à sa manière : « entre l'assignation et l'identité de genre, entre l'identification *par* l'autre et l'identité, s'interpose tout le travail mental du sujet ».

Nous signalons ici que ces considérations s'opposent en partie aux postulats des *Gender Studies*. En effet, pour les théoriciens du genre, il est davantage question d'une incorporation « magique » des prescriptions de sexe et de genre. Il va de soi que ce positionnement fait fi de tout processus de métabolisation car il présuppose un sujet passif qui incorpore des prescriptions normatives énoncées par des agents impersonnels issus d'une culture donnée. En d'autres termes, le sujet dans cette perspective est dédouané de toute conflictualité et de toute responsabilité.

À rebours de ces conceptions sociocentriques, pour Laplanche (2003a, p. 168), « c'est le petit groupe des *socii* proches qui inscrit l'enfant dans le social, ce n'est pas la Société en général qui assigne ». La notion de *socius*, qui désigne une constellation d'adultes libidinalement investis, renvoie à ce que Winnicott a nommé l'environnement, à ceci près que Laplanche met en exergue l'inscription sociale de l'adulte et, par conséquent, la dimension sociétale et culturelle de la construction identitaire. Plus précisément, il renchérit sur ce qui manque aux autres approches : la transmission sociale passe par le chaînon intermédiaire incontournable de la relation adulte/enfant. Dans cette perspective, « le genre transmis n'est pas seulement de texture culturelle, sa trame est contaminée de contenus sexuels inconscients qui ont un pouvoir d'excitation-séduction sur l'enfant » (Dejours 2015, p. 163).

Toutefois, au sein de certaines « structures familiales » (Pankov 1977), les assignations adultes peuvent transcender la dimension de l'énigme et revêtir un caractère de casse-tête impossible à résoudre, c'est-à-dire relever du *double lien*.

Les théories du *double lien*

Les théories du *double lien* ou de *la double entrave* peuvent apporter un complément métapsychologique intéressant au modèle laplanchien des signifiants énigmatiques. Bateson et ses collaborateurs (1956) furent les premiers à mettre en évidence la détresse d'un sujet confronté à des messages contradictoires émis par des personnes en position d'autorité. Dans

cette veine, Searles (1959) a décrit « l'effort pour rendre l'autre fou » par le biais d'injonctions auto-annulantes, énoncées par les parents et introjectées par l'enfant. Sur ce point, Anzieu (1975) a exploré un certain type de communication dans lequel besoins et pulsions du sujet sont alternativement sur-stimulés puis frustrés, provoquant ainsi une surcharge d'excitations désorganisatrices sans satisfaction. Racamier (1978) a mis l'accent, pour sa part, sur la désintégration de l'affect qui survient lorsque des signifiants parentaux incompatibles entre eux brouillent la distinction amour/haine et bloquent la constitution de l'ambivalence dans la figure de l'amour destructeur, cœur de la position schizo-paranoïde.

Roussillon (1991) a quant à lui établi un parallèle entre les prescriptions antinomiques énoncées par les autres primordiaux de l'enfance et l'attaque du lien décrite par Bion. En effet, dans les différentes formes de communication paradoxale, c'est la capacité de liaison de l'appareil psychique qui se trouve débordée dans l'une au moins de ses modalités : organisation de l'excitation en pulsion, organisation des affects, ou encore organisation des représentations psychiques elles-mêmes. Il s'ensuit que la paradoxalité intersubjective peut être intériorisée et devenir intrapsychique : elle concernera alors la communication entre les instances psychiques, entre les représentations et les sensations ou les sensations elles-mêmes. « Aussi la communication paradoxale n'est-elle plus seulement un mode de relation à l'autre, elle est aussi un mode de relation à soi-même » (Roussillon 1991, p. 55).

Ces assignations aporétiques, énoncées par les figures d'autorité, peuvent être verbales, préverbales ou infraverbales. Plus la relation avec l'objet à l'origine des paradoxes est fréquente et centrale, plus les effets de la communication paradoxale seront dévastateurs. Celle-ci « atteindra donc son maximum d'effets dans une relation au long cours dans laquelle les soins maternels seront surexcitants pour l'enfant, sans organisation véritablement différenciée et stable des satisfactions (du « bon ») et des non-satisfactions (du « mauvais »), réalisant à un niveau non verbal des antagonismes de sensations et d'excitations, puis dans laquelle ces premières communications seront poursuivies par des communications verbales paradoxantes à un âge plus avancé. Les communications paradoxales ont ainsi des précurseurs précoces qui constituent des premiers points de faiblesse dans la constitution de l'appareil psychique, qui grèvent fortement la constitution du narcissisme primaire et constituent des points d'appel régressifs lors des expériences paradoxantes plus tardives » (Roussillon 1991, p. 59).

À l'instar du modèle de Laplanche, l'enjeu dans les théories de *double lien* est le rapport de domination et l'asymétrie entre l'émetteur et le récepteur du message. Ainsi Aulagnier (1984, p. 242-243) compare-t-il l'instance émettrice des affirmations contradictoires à la voix totalitaire de *Big Brother*, décrite par Orwell dans *1984*, qui exerce sur la pensée de l'individu un abus de maîtrise et de pouvoir aboutissant à la mise en esclavage. « Quoi que dise cette voix – le mensonge serait-il apparent pour tout témoin impartial –, elle sera crue en tant que parole énoncée par le possesseur d'un savoir idéal et idéalisé. [...] Le sujet ne posséderait que des pensées qu'on lui affirmerait être vraies et *obligées* et que de ce fait il investirait, ou des pensées qu'on décréterait "crime par la pensée", qui vous condamneraient à mort et que le sujet répudierait immédiatement. Répudiation qui n'implique pas un mécanisme de refoulement mais l'inversion instantanée de leur signification et de leur statut. [...] Au mécanisme du refoulement se substitue donc un mécanisme de surinvestissement-rejet d'une pensée. [...] Contrairement à ce qui se passe lors du retour du refoulé, le retour de la pensée rejetée est au service de ceux qui décident de l'interdit et du permis, ou pour mieux dire, de l'obligé dans le registre de la pensée ».

L'adolescence – qui inaugure un rapport inédit au corps et une nouvelle constellation de pairs (Ch. Dejours 2018a) – remanie de fond en comble les « identifications primitives par le *socius* de la préhistoire personnelle » (Laplanche 2003a, p. 168), en rouvrant les blessures

occasionnées par les assignations originaires. Cette surexcitation déliante requiert une reliaison ou, selon la terminologie de Laplanche, une détraduction/retraduction, qui sera décisive pour toute posture subjective sexuée et sexuelle. Dans cette optique, le travail analytique consisterait à freiner le mouvement d'auto-traduction spontané déclenché par les processus adolescents, susceptible de susciter une reconfiguration inconsciente, voire une nouvelle division du sujet (Anna Freud 1958 ; Givre 2007). Nous pourrions parler en l'espèce d'une méta-subjectivation en situation d'analyse, c'est-à-dire de « l'émergence d'un *je* changé d'être saisi par la réalité psychique. L'émergence d'un tel *je* ne pouvant advenir de la simple découverte de ses contenus inconscients qui viendrait s'ajouter à d'autres connaissances du sujet » (Wainrib 1999, p. 159).

Hybrides de genre, hybridité métapsychologique, pronoms genrés

Nous tenterons d'illustrer la portée clinique de ces modèles métapsychologiques à partir de la cure d'un patient transgenre en plein passage de l'adolescence à l'âge adulte. Compte tenu de la complexité de cette situation clinique, nous ferons ponctuellement appel à certains autres schémas psychanalytiques susceptibles de nous éclairer sur le fonctionnement de l'adolescent en question. Précisons que notre difficulté de choisir un seul « genre » de théorie et notre recours à une multi-référentialité hétérogène ne doivent pas être hâtivement attribués à la transidentité que nous considérons comme une auto-détermination socialement et culturellement situable, à distinguer d'une dénomination indexée sur une entité nosographique universaliste. L'hybridation théorique que nous déploierons au cours de cette contribution nous a été plus précisément dictée par l'organisation psychique de ce patient trans' particulier, laquelle a requis une fluidité tant sur le plan de l'écoute que sur le plan épistémologique. L'usage d'un second auteur dans l'élaboration après-coup de ce cas va dans le même sens.

Une autre précision est de mise. À rebours de la tradition psychanalytique française qui se réfère aux sujets trans par rapport au genre assigné à leur naissance, nous nous adressons à notre patient suivant le genre masculin vécu et reconnu par lui. Ce choix est en adéquation avec les études de genre et le consensus social qui privilégie actuellement l'expression « hommes trans » et « femmes trans » conformément au genre revendiqué par les personnes concernées et non pas à celui qui leur avait été originellement attribué (Chevalier 2019). Le positionnement en question est partagé par nos collègues outre-Atlantique bien plus en avance sur la clinique trans' en comparaison avec l'Europe (Pula 2015, Gherovici 2017, Gozlan 2018). Cela ne va pas sans interroger la neutralité de l'analyste qui devrait a priori favoriser la mise en sens de l'autodéfinition de genre sans légiférer. Or, notre expérience analytique auprès de nombreuses personnes confrontées aux problématiques transidentitaires nous a permis de comprendre qu'éviter de genrer constitue un choix qui n'est point neutre. « Refuser de prendre parti est en soi une prise de position » (Aron & Karen Starr 2013, p. 56). « Refuser d'utiliser les nouveaux pronoms des patient/e/s ne serait pas un acte de neutralité – à moins que l'on adopte sans critique le fait que leur genre est connu et que ce que l'on demande à l'analyste est de devenir le complice de cette distorsion, position que les analystes se doivent d'interroger ». (Saketopoulou & Pellegrini, 2019, p. 1). D'autre part, une telle conduite peut être interprétée par les individus concernés comme une hostilité analogue à celle qu'ils ont dû subir dans leur environnement familial et social, voire une agression et une répétition traumatique du « mégenrement » dont ils se sont sentis victimes. Employer les « mauvais pronoms » ou esquiver toute lexique genrée – ce qui nécessite par ailleurs une vigilance constante potentiellement nuisible à l'attention flottante – est susceptible d'entraver la mise en place de l'alliance thérapeutique ou même de conduire à l'interruption immédiate de la cure.

Pour toutes ces raisons, nous tentons de faire abstraction de nos observations phénoménologiques et nous genrons les personnes qui viennent nous consulter conformément à leurs souhaits, tout en les prévenant de la fluctuation qui risque de survenir au cours du processus analytique. Si cela bouscule les repères habituels lorsqu'on s'identifie comme analyste cis-genre (non trans'), on devrait garder à l'esprit l'avertissement de Jean Allouch : « À vrai dire, la définition stricte du sujet par le signifiant [...] suffit à exiger du psychanalyste, dans sa fraternité avec l'analysant, qu'il n'accueille celui-ci qu'en écartant quelque catégorisation que ce soit : nosographique, sexiste, raciale, communautariste. Que sais-je de qui pénètre dans mon consultoire pour me demander une psychanalyse ? Vais-je à son aspect, juger en phénoménologue qu'il est homme, femme, homosexuel, religieux, pauvre, intelligent, noir, jeune ou quoi que ce soit ? Précisément pas. Une psychanalyse, côté psychanalyse, ne s'engage qu'avec cette abstention-là. » (2007, p. 77)

Le père, l'incestuel et le désir de modifications corporelles

Intéressons-nous à présent à notre patient adolescent que nous appellerons dorénavant James.

Âgé de dix-huit ans au début de sa prise en charge, James est en cours de transition sociale et hormonale pour passer du genre féminin au genre masculin. Doté d'une vive intelligence, il met soigneusement en valeur ses caractères sexuels masculins induits par des injections régulières de testostérone. Lorsqu'il se présente à nous, il réclame d'emblée une attestation qui confirme son autodiagnostic, à savoir un syndrome d'Asperger : « Je suis venu parce que j'aimerais que vous me confirmiez que je suis Asperger (...) En fait, mes difficultés "affectives et sociales", elles sont dues au fait que je sois Asperger ; c'est tout ! ». Cette demande initiale était motivée par le désir de « prouver à [ses] parents qu'ils ont tort ». Toutefois, lors de la deuxième séance, nous avons compris que sa revendication « d'être reconnu en tant qu'Asperger » était bien davantage liée à son père qui, pendant son enfance, l'avait sauvagement étiqueté « autiste ».

« Suis-je "Asperger" ou non ? », nous demande James, le regard plein de défi. Cette question inaugurale nous renvoie en premier lieu au mécanisme de déplacement dans la mesure où elle semble recouvrir un questionnement d'ordre transidentitaire : « Suis-je un homme ou non ? ». Néanmoins, il n'en demeure pas moins que le patient vient également de réactualiser dans le transfert le conflit entre se rebeller contre le père ou, au contraire, adhérer trop rapidement à son discours, voire le laisser « trancher ». Ou alors, James aurait-il ce jour-là mis en scène sa propre tendance à se soumettre au désir du père, dans une problématique d'ordre masochique ? Quoi qu'il en soit, la requête *princeps* a rapidement cédé la place à un plaidoyer contre des parents qui ne l'auraient jamais vu, ni écouté, ni compris et qui auraient « systématiquement esquivé toute discussion et tout face-à-face avec [lui] ».

James a ainsi dédié les premiers mois de sa thérapie à un procès à l'encontre de son père en l'esquissant tel un homme glacial, arrogant et foncièrement incapable de se remettre en question. Il a insisté sur son aisance financière et sur « son pouvoir de propriétaire de biens immobiliers ». Si cette déclaration était *a priori* empreinte d'admiration, elle a rapidement révélé une tonalité différente : le patriarche autoritaire aurait considéré ses trois enfants comme sa propriété et leur aurait imposé des châtiments corporels. Dans ce contexte, James a évoqué comment, au début de la puberté, il se scarifiait pour cerner s'il était en mesure de contrôler sa douleur, comme s'il lui fallait se réapproprier activement son corps passivé et « exproprié » par la violence paternelle. On pourrait aussi entendre une forme de répétition masochiste de ce qui se jouait dans la relation à ce père. En outre, James s'est fait faire un tatouage sur une partie dissimulée de son corps pour défier subrepticement l'autorité de son

père qui aurait explicitement posé une interdiction concernant tout type de marquage corporel. Il a effectué de surcroît une série de *piercings* sur son visage alors que nos séances étaient en cours, en s'appuyant manifestement sur notre accompagnement pour se confronter ouvertement à son père dont il craignait (et concomitamment désirait) les représailles. James a compris progressivement que ces actions qu'il mettait en œuvre sur sa chair constituaient un appel à l'adresse de ce père – même si ce dernier avait anéanti toute possibilité de dialogue – au même titre qu'une tentative d'émancipation de son emprise.

Dans ce contexte de maltraitance du père et de tentative de s'opposer à lui par une série de modifications corporelles, a émergé chez James une haine de ses seins dont il envisageait l'ablation imminente. À ce souhait de mammectomie s'opposait le rajout d'un *piercing*, lui-même héritier des scarifications d'antan. Ces considérations centrées sur le retrait et l'ajout sur le corps ont permis à James d'associer sur « les caresses inappropriées » de son père sur sa poitrine au début de la puberté. Lors de cette séance, le patient a proféré le mot « appropriées » avant de se reprendre, suggérant une introjection du désir paternel en lien avec le mécanisme d'« identification à l'agresseur ». Les caresses déposées « sur cette partie genrée de [s]on corps » que constituaient ses seins, pour reprendre ses propres termes, lui rappelaient cruellement qu'il avait été assigné « fille » à sa naissance, ce qui amplifiait la détresse induite par les métamorphoses indésirables de la puberté. Bien qu'il ait mentionné que, d'après son père, le changement d'expression de son genre constituait « un énorme “tatouage” de provocation », il ne s'est pas montré prêt à se saisir de notre commentaire à visée interprétative sur les liens entre ses pratiques de marquages corporels, la séduction paternelle et cette scarification plus profonde que constituerait une mammectomie. Nous contredisant avec vigueur, il a affirmé qu'il désirait couper ses seins depuis qu'il avait cinq ans, comme pour se défendre par l'absurde contre cette double intrusion provenant d'une part d'un objet externe aliénant et d'autre part de son corps pubère perçu comme un autre effractant et étrangement inquiétant. De la même manière, il a refusé de prêter attention à l'association que lui-même a fait entre l'aiguille utilisée pour les injections de testostérone et le *piercing* fait pour prouver à son père qu'il s'était affranchi de son joug, dans un mouvement aux allures exogamiques. En somme, tout ce qui touchait à sa transition vers le genre masculin et, conséquemment, à son identité narcissique devait rester déconnecté de toute dépendance objectale et de toute influence extérieure, conformément à une logique typiquement adolescente.

Selon nous, son souhait de subir des modifications corporelles telles que la mammectomie pouvait se lire à l'aune du climat incestuel généré par le père. Le rejet de ses seins renvoyait sans doute au souci de James de mettre à distance son père ainsi que ses gestes à connotation incestueuse ; avec une oscillation chez lui entre le souhait de répondre au désir paternel et le fait de s'en défendre en rejetant sa féminité. La légende de sainte Wilgeforte suggère un mécanisme similaire : selon la variante bavaroise de ce mythe moyenâgeux, la jeune vierge en butte à la passion incestueuse de son père aurait miraculeusement vu son visage se couvrir de barbe (Fassin 2018). Dans les deux cas, la « transmasculinisation » jouerait un rôle de protection contre la sexualité parentale. La narration clinique et le récit mythique convergent vers l'indissociabilité entre le genre et le sexuel, la pulsion et les relations d'objet, l'intrapsychique et l'intersubjectif.

En début de traitement, il nous a fallu respecter les stratégies défensives mises en place par notre patient, notamment en évitant d'interpréter trop prématurément du côté de cette zone traumatique. Au fil des séances, en revanche, la toxicité du père a pu être, sinon contrecarrée, du moins mise en lien avec les symptômes du patient (scarifications, tatouages et *piercings*). Seule son identité de genre est demeurée rétive à tout questionnement : « Ma transidentité, c'est mon identité ; ça ne peut pas être une réponse à ce que mon père faisait ».

« C'est vraiment aberrant, totalement absurde de se construire à partir du comportement de ses parents », avançait James dans une formulation de type dénégatif.

Signifiants parentaux : implantation ou intromission ?

La figure paternelle qui se dessinait à travers les énoncés de James « scarifiait » également par la parole. Ce père maltraitant tenait en outre des propos sexistes et misogynes, soutenant à plusieurs reprises que toutes les femmes étaient vénales, superficielles et intéressées uniquement par leur maquillage. Et d'ajouter que le maquillage les rendait périlleusement identifiables ce qui leur permettait de dissimuler quelque chose d'inquiétant derrière un masque. Le discours paternel incitait James – qui cherchait désespérément à se faire aimer d'un père qu'il avait naguère idolâtré – à protester vivement en affirmant qu'il n'était pas comme les autres filles. Mieux encore, qu'il était un garçon. « C'est pourquoi j'oscillais entre un modèle féminin plus fluide et le rejet en bloc de ma féminité », a-t-il expliqué. « C'était d'ailleurs un problème au collège avec les stéréotypes de genre très rigides ; ça m'a valu un harcèlement impitoyable par mes camarades ». James exprimait ainsi le conflit entre les signifiants paternels qu'il a traduits de façon irrémédiablement subjective – ainsi que la théorie de Laplanche le défend – et les messages de genre émis par ses pairs. Cette prise en tenaille a constitué, selon son aveu, l'une des sources de sa dépression pubertaire. Dejours (2018a) rappelle sur ce point l'interaction complexe entre les assignations de genre reçues pendant l'enfance et celles qui ont été prescrites par le groupe des pairs à l'adolescence, qui consolide les repères identificatoires chez un jeune sujet en cas de convergence ou, au contraire, suscite des tensions, voire des clivages générateurs de troubles psychopathologiques en cas de contradictions radicales.

Lors d'une séance, James a dévoilé que, malgré son conservatisme concernant le questionnement transidentitaire, son père se montrait paradoxalement très permissif au regard de l'homosexualité, répétant volontiers que cela ne le dérangerait point que « sa fille » soit lesbienne. Il l'aurait même incité à déclarer sa flamme à sa meilleure amie. Depuis ce moment décisif de la puberté, James, qui était jusqu'alors attiré par les garçons, s'est défini comme bisexuel et s'est mis à faire des rêves érotiques peuplés de filles, comme s'il avait « magiquement » incorporé l'orientation sexuelle à laquelle son père l'avait assigné : « Mon père m'a aidé à comprendre que j'étais en effet lesbienne, comme il m'a aidé à voir que j'étais autiste ».

Ce qui frappe dans cette séquence, c'est d'une part la perméabilité extrême de James vis-à-vis des signifiants paternels (« lesbienne », « autiste ») et d'autre part l'intrusivité du père et l'absence d'un contre-Œdipe vis-à-vis de sa « fille ». Celui-ci n'aurait éprouvé nulle jalousie ni menace de perte du fait de l'attachement de sa « fille » pubère à un autre objet de désir. Par ailleurs, il n'aurait ressenti aucune gêne à intervenir directement sur sa sexualité ni à accomplir une « pénétration » dans sa tête. Winnicott (1950-1955) a décrit à cet égard un empiètement de l'environnement susceptible d'induire une suppression des « vraies » expériences individuelles au profit des réactions à cet envahissement culminant dans un faux *self*. Dans cette veine, Givre (2010b) a relevé dans la cure de certains adolescents un désir d'empiètement répondant aux effractions subies par leur environnement précoce. La compulsion de James à nous inciter à rompre notre silence et à le « pénétrer » par nos signifiants ne traduisait-elle pas le désir d'une telle intrusion ?

Laplanche (2003b, p. 203) a établi quant à lui une distinction (2003b, p. 203) entre l'implantation des messages à l'origine de la « pulsion à traduire » et l'intromission, variante violente de l'implantation, qui court-circuite le processus traductif et « se solde notamment par une transmission telle quelle, intergénérationnelle, sans aucune métabolisation ». L'effet de l'intromission pourrait ressembler à une reproduction consciente des messages adultes,

pourtant il s'agirait d'une répétition auquel le sujet serait voué à son corps défendant. Dans cette perspective, nous sommes enclins à penser que les signifiants effractants du père, intromis dans le Moi-Corps de James, seraient restés intraduits, à savoir « enclavés dans l'inconscient » (Laplanche 2003b, p. 202). Sinon, on imagine mal comment ces messages empiétants laisseraient place à l'énigme et à son interprétation, à l'épanouissement du fantasme et de la représentation, en somme à la liberté subjective de la traduction.

D'autre part, les paroles du père semblent avoir contribué à aggraver la détresse du patient. James confie en effet avoir été hanté par l'angoisse que sa bisexualité soit révélée à ses camarades au conformisme radicalement hétérocentré : « Si ça se sait, je serai encore plus exclu qu'avant ». À la lumière de ces éléments, la dépression adolescente apparaissait liée au fruit d'une rivalité entre les messages du père et ceux des pairs, une négociation ardue entre les identifications à la fois verticales et horizontales.

Une association intéressante a émergé lors de la même séance : « Le stéréotype veut qu'un mec soit négligé, alors qu'une fille devrait prendre soin d'elle. Mes sœurs ont vingt produits de beauté, alors que moi, je n'en ai aucun. D'ailleurs, quand j'étais petit et ensuite ado, j'avais des problèmes d'hygiène : je prenais ma douche très rarement. Avec la puberté, c'était en plus les transformations corporelles ; c'était horrible, je ne pouvais pas supporter de voir mon corps nu. En plus, il y avait le cliché : les filles sont propres et les mecs sont sales ». La saleté peut être pensée ici comme une enveloppe protectrice d'un Moi-Peau fragile, vulnérabilisé à l'extrême par le séisme pubertaire. Or, James n'en est pas resté là. Lorsque nous l'avons interrogé sur le poncif de l'homme sale, il est revenu sur son père : « Vous savez, les normes passent par les parents ; il y a bien sûr des messages extérieurs, mais ce sont les parents qui transmettent essentiellement les normes. Et mes parents sont très normatifs, notamment mon père, qui est très binaire et qui m'a inculqué ce cliché. » Dans cette perspective, l'identification « transmasculine », associée à la saleté, ne revêtirait-elle pas la valeur d'un signifiant implanté/intromis dans le « Moi corporel » (Freud 1923, p. 270) de James par son père et « retraduit » par les émergences pubertaires ? Les propos de l'adolescent laissent par ailleurs émerger une conception « métapsychologique » de la transmission des stéréotypes culturels par médiation parentale que nous retrouverons dans la suite de son discours.

Assignations de genre maternelles et traductions mythosymboliques

Au fil du temps, le plaidoyer contre le père, trop univoque, s'est estompé. En revanche, l'image de la mère, évoquée de manière très lisse dans le discours de James, allait dévoiler un envers plus sombre. Nous avons pu repérer la toute première allusion négative à cette dernière lorsqu'il nous a confié : « Je parviens à comprendre les sentiments des autres car j'ai lu beaucoup de livres là-dessus et donc je sais, mais je n'arrive pas à les sentir ». Faute d'avoir bénéficié d'un *holding* « suffisamment bon », James avait-il réellement dû passer par des lectures et par la voie romanesque pour amorcer la construction de capacités empathiques ? Si plusieurs de ses énoncés laissaient émerger l'énonciation implicite du caractère défaillant et/ou insupportable du maternel, il a fallu de nombreuses séances pour que James puisse ouvertement aborder le conflit avec sa mère. Ainsi, c'est uniquement par moments isolés et invariablement suivis de séances de retranchement relançant le procès paternel, que l'hostilité envers le père a progressivement quitté le devant de la scène. Un processus de « retraduction » semble alors avoir pu s'enclencher.

D'autre part, il est significatif que ce soit la violence paternelle qui ait incité James à associer sur la maltraitance subie de la part de sa mère par le biais d'injonctions verbales. Cette dernière, confiait-il, lui « prenait constamment la tête » : elle cherchait, selon lui, à coloniser son esprit, à se rendre maîtresse de son corps, à le pousser cruellement vers son

propre idéal de féminité en lui imposant des postures de danseuse, des manières de table de jeune fille de bonne famille, en lui offrant des ouvrages prescriptifs de genre qui véhiculaient une approche clivée, binaire et hétéronormative de la relation entre les genres. James a insisté sur son obstination à déconstruire ces consignes tyranniques en adoptant des contre-attitudes masculines. Parmi les multiples exemples décrits, on évoquera la position « virile » de ses pieds tournés vers l'intérieur (aux antipodes de la posture de danseuse), reproduite en séance, et sa passion pour les habits bleus qui allait de pair avec sa répugnance vis-à-vis du rose, sa couleur préférée autrefois.

De ce matériel clinique et de nos ressentis contre-transférentiels se dégagent au premier plan un conflit de registre anal au sein duquel apparaît une figure maternelle despotique qui aurait cherché à contrôler les pensées du patient. On peut invoquer ici la notion de « mythosymbolique » introduite par Laplanche (1997, 2003b) afin de mieux saisir le sens des ouvrages prescriptifs imposés par cette mère. Cette notion renvoie à des « schémas narratifs préformés, fournis par la culture ambiante », qui aident l'enfant à traduire les messages de l'adulte et à traiter l'angoisse née de l'énigme que ceux-ci comportent. S'agissant plus spécifiquement des assignations de genre contenues dans les ouvrages sus-cités, on pourrait parler, à la suite de Butler (1997), d'« idéaux régulateurs » culturellement transmis selon le mode binaire de la castration, lequel constituerait – Laplanche (2003a, 2003b) ne cesse de le répéter – un code à la fois anatomique et culturel susceptible de retraduire la pluralité potentielle de genres et de contrer l'anarchie primitive de la pulsion. Or, à la différence de Butler qui postule dans une veine foucauldienne que ces idéalisés normatifs sont directement inscrites dans la chair, pour Laplanche celles-ci sont médiatisées à la fois par l'inconscient sexuel de l'adulte, qui ouvre à l'enfant l'univers du mythosymbolique, et par le travail psychique de traduction accompli par l'enfant.

Si Laplanche met en exergue les propriétés liantes de ces néo-codes traductifs que constituent les entités mythosymboliques, Dejours (2018b), lui, rappelle qu'il ne faut pas pour autant méconnaître leur caractère potentiellement excitant et, à l'occasion, désorganisant. C'est le cas, nous semble-t-il, pour James, dont la souffrance née des injonctions de genre très rigides – émises par sa mère et compromises par les fantasmes inconscients de cette dernière – est amplifiée par les ouvrages prescriptifs prônant l'idéal contingent et culturellement construit d'une féminité inaccessible. James a relaté de manière éloquente comment, alors qu'il cherchait désespérément à repérer dans le miroir la fille sublime que sa mère désirait qu'il incarne, il était confronté, en lieu et place de cette beauté retraduite de manière cruelle dans les fameux ouvrages, à l'image de la fille imparfaite que ses camarades lui renvoyaient sans pitié, à grand renfort de clichés relatifs au maquillage, à l'épilation et aux robes moulantes. Dans cette optique, l'identification transgenre constituait une solution à cette tension douloureuse, à savoir une tentative d'émancipation de l'emprise tyrannique d'un idéal de genre façonné par les attitudes parentales¹, ainsi que par les normes culturelles ou mythosymboliques médiatisées par les parents et, en dernier lieu, par les stéréotypes du groupe de pairs.

James a expliqué à cet égard qu'il aurait pu choisir de devenir une « fille potable » en se maquillant – nous rappellerons ici la disqualification du maquillage par le père –, mais que, faute de pouvoir être « ravissante », conformément aux attentes irréalistes et aux assignations oppressives de sa mère, il s'était fait couper les cheveux très courts, grâce à quoi il avait enfin aperçu dans la glace un reflet séduisant : celui d'un « beau gosse ». Il a associé par ailleurs ce souvenir à la surdité de sa mère vis-à-vis de son malaise général : « Ma mère n'entendait rien.

¹ Il serait intéressant de confronter les théories laplanchiennes sur la transmission des messages de genre par les parents au « mandat familial » tel que conçu par Lebovici (1989), lequel serait transmis au bébé conformément aux rêveries conscientes et préconscientes de ses parents sous-tendues par « l'enfant imaginaire » qui hante leur esprit et leurs désirs inconscients cristallisés dans « l'enfant fantasmatique » qui les habite.

Je lui ai dit que je me scarifiais, ce qui était un appel à l'aide, mais au lieu d'y prêter attention, elle m'a simplement dit qu'il fallait que j'arrête. C'est pourquoi j'ai continué à me scarifier et à faire exactement le contraire de ce qu'elle disait ». À ce moment, nous lui avons proposé, sous forme d'interrogation plutôt que d'interprétation, que les modifications corporelles qu'il pratiquait pourraient constituer des moyens de marquer son opposition vis-à-vis de ses parents et de se libérer du contrôle exercé par eux. James a réagi : « Totalement, c'est mon corps et je fais ce je veux. Mes parents m'ont écrasé, tabassé, piétiné, ils ne m'ont pas respecté. C'est moi le maître du jeu maintenant. D'ailleurs, le rendez-vous pour ma mammectomie approche ». C'était l'ébauche de la conscientisation d'un lien entre sa « transmasculinisation » et sa lutte contre une violence vécue comme passivante et humiliante.

Le télescopage entre fantasmes infantiles et pulsions pubertaires

Alors que la cure était engagée depuis un an, un rêve a émergé : « Un inconnu s'introduit par effraction dans la maison où je vivais lorsque j'étais au collège et je descends voir ce qui se passe ; il tient un couteau dans sa main et au moment où il s'appête à me toucher, cet inconnu se transforme en mon père. C'était un cauchemar, je me réveille au moment de la transformation de l'image ». Si la fin du rêve, qui dévoile l'identité de l'agresseur et « coupe » le sommeil suggère la fragilité du refoulement et des remparts surmoïques, l'intérêt de cette production onirique réside, comme toujours, dans les associations du rêveur. James nous a confié que le rêve lui rappelait le début de sa puberté, lorsqu'il nourrissait une grande affection pour son père alors que sa mère le dégoûtait. Il ne supportait pas que celle-ci ne l'observe ni le touche ; ses baisers « baveux » comme ses câlins étouffants le révoltaient ; le moindre contact physique avec elle, le moindre regard même lui donnaient mal à l'estomac, lui mettaient « les tripes à l'air ». Ces sensations présentes depuis l'enfance étaient devenues insupportables à l'adolescence. Il a également rapporté le souvenir traumatique de l'irruption du flux menstruel et de l'intromission « atrocement douloureuse » d'un Tampax sous la houlette de sa mère, qui aurait contribué à imprimer en lui l'horreur indélébile de la pénétration. Lorsqu'il a confié ses tourments à son père, celui-ci lui a expliqué qu'il s'agissait des manifestations du complexe d'Œdipe. Cette interprétation sauvage, qui suggérait, selon James, qu'il éprouvait des désirs sexuels à l'égard de l'un de ses parents – en l'occurrence celui du parent du même genre – alors même qu'il venait de découvrir sa bisexualité, lui a paru terriblement violente.

Le contexte associatif de ce rêve puissamment surdéterminé illustre le télescopage entre les fantasmes infantiles et les pulsions pubertaires. La mère pénétrante au couteau qui se profile derrière le père, réceptacle de l'agressivité de James tout au long d'innombrables séances, renvoie à une mère archaïque, revivifiée à l'adolescence à l'occasion des transformations corporelles et des remaniements identitaires. Les regards insistants, les caresses étouffantes, les baisers gluants baignés de salive et « les tripes à l'air » semblent condenser plusieurs éléments parmi lesquels les sensations issues d'une relation à l'objet primaire effractante ; une angoisse primitive d'éviscération ; un traumatisme face à l'arrivée des premières menstruations ; la dimension trop invasive et destructrice du rapport sexuel génital. Il n'est sans doute pas fortuit que James se soit toujours défini comme un enfant-adulte, manifestement désireux de gommer l'étape intermédiaire de l'adolescence et ses irruptions desubjectivantes. Les associations du patient au sujet de son rêve laissent entrevoir une relation à la mère fortement teintée d'un homoérotisme latent. Plus particulièrement, le souvenir traumatique de l'irruption du flux menstruel et de l'intromission douloureuse d'un Tampax sous la houlette de cette dernière, semble être assimilable à une expérience qui s'inscrit dans une tonalité homosexuelle particulièrement intense.

Si nous avons indiqué à James que l'inconnu-au-couteau transformé en son père pouvait faire écran à sa mère, nous n'avons pas interprété dans le *hic et nunc* de la séance la dimension transférentielle de cette production onirique. Dans l'après-coup de l'écriture, nous nous sommes rendu compte que cette omission était liée au trouble contretransférentiel induit en nous par le récit du patient. Pendant la séance qui avait précédé le rêve, James avait évoqué le désarroi suscité en lui, au début de la puberté, par les paroles disqualifiantes de son père à l'égard des femmes et par le conformisme de genre de ses camarades de collège empêtrés dans une représentation féminine « trop parfaite » et, par conséquent, impossible à atteindre. Nous lui avons fait remarquer qu'être un garçon pouvait constituer une solution à cette tension douloureuse : en désinvestissant l'identité de fille, il s'assurait théoriquement l'approbation et l'amour de son père et, en même temps, échappait au souci de s'efforcer d'incarner l'inaccessible idéal féminin prôné par ses pairs adolescents. James a semblé accepter notre proposition d'un laconique « ça c'est vrai » tout en demeurant silencieux le reste de la séance. Cette réaction équivalait-elle à une validation de notre interprétation, à une soumission à nos propos ou à une opposition tacite ? Le rêve de l'inconnu-au-couteau, qui nous a été relaté lors de la séance suivante et qui dévoilait le visage du père, ne suggérait-il pas plutôt notre assimilation à cette figure paternelle source d'interprétations violentes autour du genre et du complexe d'Œdipe ? Et n'étions-nous pas concomitamment devenu cette mère intrusive qui se profilait derrière l'homme armé, cherchant à envahir le corps de James et à coloniser son esprit ?

Bi-triangulation

Quelques séances après ce rêve, James est revenu avec de nouvelles associations : la permutation entre l'hostilité manifeste vis-à-vis de son père et le dégoût envers sa mère s'est produite après qu'il a dévoilé sa transidentité à ses parents. De plus, sa mère, jusqu'alors « insupportable », s'est montrée « supportive »/soutenante, tandis que son père réagissait avec hostilité. Tout se passait comme si la mère avait pris la place du « bon sein » gratifiant, voire idéalisant, alors que le père était identifié au « mauvais sein » frustrateur dans un mouvement préambivalentiel, suggérant un clivage et une interchangeabilité des objets. Cette révélation nous a rappelé ce que James avait évoqué auparavant, concernant sa propre « misogynie » : celle-ci a perduré tant qu'il s'est comporté socialement en fille pour disparaître une fois qu'il a décidé de changer d'expression de genre. Par conséquent, la haine du féminin, qui va de pair ici avec la haine du maternel, a pu être négociée grâce à l'identification transgenre et à une bisexualité sous-tendue par un désir d'intrusion et de séduction masochiste par les deux parents (intrusion intrasubjective), indissociable de l'intromission des messages parentaux incestueux (intrusion intersubjective).

Plus tard dans sa cure, James nous a annoncé que son père avait vu ses *piercings* et n'avait pas réagi, attitude qu'il avait particulièrement appréciée et qui faisait par ailleurs écho à notre neutralité vis-à-vis de ces bijoux exhibés en séance. Aussi lui restait-il à se confronter à sa « mère qui détestait les aiguilles ». L'opposition entre le père-bon objet et la mère-mauvais objet était flagrante lors de la séance, témoignant d'un mouvement inverse par rapport au premier temps de la thérapie et nous invitant à reprendre en considération notre hypothèse d'un clivage et d'une indifférenciation des objets, bons ou mauvais.

James a évoqué en outre une déclaration de sa sœur (« j'aimerais avoir un meilleur ami gay ») qu'il a considérée comme intolérablement « homophobe ». Par la suite, il s'est mis à exprimer une répugnance à l'égard de cette dernière jusqu'alors esquissée comme sa confidente et complice. Lorsque nous avons tenté de lui faire remarquer qu'il répétait le même schéma de la présentation manichéenne que ses parents dans sa propre cure, James est revenu sur le dégoût envers sa mère, éveillé à la puberté et transformé en animosité envers

son père, clôturant son discours par la phrase : « Avant ma mère, il n'y avait personne à détester ». À la suite de cette émergence bouleversante (Au Commencement fut la haine de ma mère), James s'est absenté pendant plusieurs séances et n'est revenu qu'après que nous avons fait intervenir la secrétaire de l'institution. Plusieurs appels téléphoniques ont permis de lui signifier que nous l'attendions aux heures habituelles. Notre interprétation (détraduction-rétraduction de l'hostilité envers sa sœur) ne nous avait-elle pas assigné la place « toute faite » du mauvais objet dans le cadre d'une logique binaire où l'ambivalence du patient peine à être élaborée ? L'instance tierce à laquelle nous avons fait appel – l'institution – a-t-elle pu contribuer à médiatiser l'excitation et à soutenir un fonctionnement réfractaire à la triangulation spontanée ?

Il nous semble important d'introduire ici la notion de bi-triangulation proposée par Donnet et Green (1973, p. 91-92) dans leur description de la psychose blanche. « Dans ce noyau psychotique sans psychose apparente, les relations que le sujet nous montre sont non pas duelles mais triangulaires, c'est-à-dire que la mère et le père sont représentés dans la structure œdipienne. Cependant, ce qui différencie en profondeur ces deux objets, ce ne sont pas les distinctions de leur sexe ni leurs fonctions. La différenciation passe par deux critères : le bon et le mauvais d'une part, l'inexistence (ou la perte) et la présence dominatrice d'autre part. [...] Il s'agit d'une triangulation fondée sur une relation entre le sujet et deux objets symétriquement opposés qui ne font qu'un. D'où l'expression de la bi-triangulation. » Ces relations sont décrites en fonction des rapports amour-haine. Green (1990, p. 88) réintroduit la bi-triangulation dans le cadre des travaux sur les états-limite « où la différence des sexes qui sépare deux objets camoufle le clivage d'un unique objet bon ou mauvais, le sujet étant sous le coup des effets combinés de la présence intrusive persécutrice et de la dépression par perte d'objet ». On soulignera la paradoxalité dudit objet : « Au lieu de l'identification comme modalité complémentaire du désir, c'est une identité paradoxale qui s'instaure entre le bon et le mauvais annulatrice du clivage de leur différence. [...] L'identité est paradoxale en ce qu'elle se fonde sur le jugement d'existence, mais être ou ne pas être ne supplée pas au jugement d'attribution bon-mauvais, elle ne représente que le renversement, la réflexion de celui-ci » (Green et Donnet 1973, p. 268)

Évoquons ici ce que James nous a dit à propos de deux psychothérapeutes, l'un homme, l'autre femme, qui l'avaient suivi dans le privé par le passé. Après quelques mois de traitement et alors qu'il se disait globalement satisfait de leur relation, il a décidé de quitter la thérapie à cause d'un incident survenu lors d'une séance, comme si l'objet – sans doute sexuellement mal différencié à l'instar des parents de James – pouvait sous le moindre prétexte se transformer en objet persécutrice. Notons par ailleurs la différence entre la thérapie dans le privé et la prise en charge institutionnelle. Si nous avons pu suivre James jusqu'à pouvoir aborder des complexités issues de sa structure bi-triangulaire, le tiers incarné par l'institution nous a certainement été des plus indispensables.

Une scène originare chaotique

Lors de la séance où il expliquait que son père était resté impassible à la vue des *piercings* de James, l'adolescent a évoqué les récits « très gore » de sa mère, « foisonnant d'images de pure destruction qui ressemblaient à une torture ». Lorsqu'il avait douze ans, elle lui aurait décrit des gens, qui se faisaient trouser tout le dos, qui étaient suspendus au plafond par leurs *piercings* et qui tiraient dessus jusqu'à s'arracher la peau. James, qui regardait à cette époque des films de bondage, établissait des liens entre les récits de sa mère sur les *piercings* et le contenu excitant de ces films pornographiques en se masturbant. Il détestait l'idée que « la femme doit subir la pénétration et se soumettre au mâle dominateur dans les films hétéronormatifs ». C'est pourquoi il préférait les films sadomasochistes lesbiens ou

bisexuels qui lui permettaient d'imaginer qu'il occupait la place de celui/celle qui infligeait la douleur tout en la maîtrisant et avec le consentement invariable de son ou sa dominé/e. Il a explicité que ce scénario lui donnait la possibilité de réparer la violence qu'il avait subie dans sa vie réelle sans pouvoir la contrôler.

À rebours du père qui se situerait plutôt dans une fonction moïque sédative, la mère, qui semble être totalement déconnectée du commerce sexuel avec son époux, renvoie fréquemment à la notion de ça débridé. Son discours aliénant laisse entrevoir une scène primitive chaotique où elle serait porteuse d'une effraction mortifère. Faute de pouvoir traduire les signifiants maternels, James traite l'excès pulsionnel que ceux-ci comportent par la pornographie qui constitue un code social différent du code traductif que constitue le mythosymbolique. Alors que ce code aide le sujet à symboliser les énigmes infantiles en les relançant par le biais des récits narratifs et des liaisons complexes, la pornographie, à l'instar de nombreux faits culturels qui procèdent de la capture imaginaire, offre une forme de liaison de l'excitation qui pourrait ressortir du deuxième mode défini par Laplanche (1999, p. 315) comme « *geltaltiste* », qui « impose une unité au divers et à l'anarchique de la pulsion, par sa propre forme unitaire, spéculaire. Cette liaison est évidemment narcissique, et, comme telle, fruste, simple, voire simpliste, très peu insérée dans des réseaux de signification ».

C'est dans ce contexte de début de puberté que les scarifications de James ont commencé. Si dans son discours initial, elles étaient associées à l'excorporation de l'excitation libidinale transmise par les attitudes paternelles, nous avons pu retraduire leur signification à la lumière du nouveau matériel. Selon cette nouvelle traduction, elles constitueraient l'effet de l'emprise imagoïque d'une mère surexcitante qui aurait anéanti la traductibilité de ses messages sexuels, implanté une pulsionnalité brute laquelle aurait flambé sous la pression des émergences pubertaires. On pourrait établir un rapprochement entre ces scarifications et les « mises à l'épreuve ordalique de soi » que Roussillon (2009, p. 24) considère comme une façon de maîtriser l'irruption de la jouissance génitale à l'adolescence, en créant des états subjectifs apparentés à l'orgasme. Les signifiants intromissifs de la mère autour des *piercings*, écran vraisemblable d'une effraction plus primitive, n'ont-ils pas « scarifié » notre jeune patient en inscrivant dans sa chair le lien indéfectible entre l'orgasme, la destructivité et la mort ?

Avec cette mère invasive, qui chercherait « à coloniser l'esprit de James », à lui « prendre la tête » ou « à se rendre maîtresse de son corps », on serait au plus proche de Searles (1959) qui évoque l'introjection d'un parent fou – ici une mère fascinée par les scènes sadomasochistes –, qui arraisonne le surmoi du patient, lequel surmoi devient totalement irrationnel et acquiert une puissance destructive. Faut-il alors concevoir l'identification transgenre comme une solution pour échapper à l'emprise tyrannique de ce surmoi incorporé, tout en réalisant et en accomplissant simultanément une partie de sa puissance mutilante ? James doit se débattre entre, d'une part, les aspects maltraitants ou incestueux de son père et, d'autre part, les assignations paradoxales ou en « double lien » de sa mère. On peut en effet se demander ce que sa mère lui signifie en lui proposant ces récits « très gore » et tous ses fantasmes sadomasochistes qui viennent quelque part en contrepoint d'une éducation rigide et soi-disant exemplaire. Rappelons « les manières de table de jeune fille de bonne famille » que cette femme s'évertuait à inculquer à son enfant. Qu'est-ce qu'elle lui aurait signifié de son propre désir, y compris aussi en choisissant un mari maltraitant ? Un désir qui pourrait la perdre dans une jouissance totalement mortifère. Dès lors, comment l'identification à sa mère peut-elle être concevable ? Comment envisager sereinement l'identification féminine puisqu'il ne s'agit plus de vivre quelque chose comme la pénétration ou l'érotisme de la peau, mais de vivre et d'endurer des expériences d'effraction ou de dépeçage ? Avec des angoisses d'éviscération en somme au premier plan. À quelle scène primitive cela peut-il renvoyer James ? Peut-il fantasmer que le rapport sexuel ou la conception des enfants s'opère en

suspendant son partenaire par la peau du dos, en le perçant ou en lui arrachant une partie de son corps ?

La lutte contre l'emprise imagoïque

Dans l'espace de la cure, la lutte contre l'emprise imagoïque s'est manifestée entre autres par l'irruption de mots étrangers à des moments très précis en lien avec les transformations pubertaires, la description du corps féminin ou la référence maternelle. Il n'est pas fortuit que James se soit investi dans un cursus universitaire de langues étrangères et qu'il ait en sus choisi un thérapeute dont la diction portait les traces d'une origine étrangère. On sait bien que dans les cures de patients polyglottes, le basculement vers une autre langue peut avoir une fonction pare-excitante, notamment chez les adolescents enclins à fabriquer des néo-idiomes de connivence afin de communiquer avec leurs pairs (Andreyev & Neau 2017).

Nous citerons à cet égard un extrait issu de l'introduction de Deleuze (1970) à l'ouvrage de Wolfson *Le Schizo et les Langues* : « Toute cette entreprise de l'étudiant, avec cet écart qui la creuse, cette totalité mal formée qui l'inspire, signifie quelque chose. [...]. Il s'agit très clairement de détruire la langue maternelle. La traduction, impliquant une décomposition phonétique du mot, et ne se faisant pas dans une langue déterminée, est une destruction délibérée, une annihilation concertée, un désossement, puisque les consonnes sont l'os du langage. La traduction se confond donc avec une linguistique générale. Mais l'étudiant peut assigner comme motif de toute linguistique générale de tuer la langue maternelle. [...] La linguistique comme meurtre rituel et propitiatoire de la langue maternelle. Tout part de là : que l'auteur ne supporte pas, ne peut pas supporter d'entendre sa mère parler. Chaque mot qu'elle prononce le blesse, le pénètre et résonne, rebondit en échos dans sa tête. »

Dans une perspective proche du protagoniste du *Schizo et les Langues*, l'emploi de termes étrangers par James revêtait le sens d'un besoin viscéral de détoxifier son rapport avec sa mère ; une mère bilingue et fantasmatiquement bisexuée, sujette à aucun manque, à laquelle il s'adressait paradoxalement, comme il s'adressait à nous, pour trouver le mot qui lui *manquait* dans sa langue natale afin d'exprimer des émotions dont, selon ses dires, il n'avait connu l'existence qu'à travers ses lectures.

Nous avons pu associer ces émergences sélectives de l'« autre » langue avec son prénom masculin à consonance étrangère. Il nous a expliqué l'avoir choisi parce qu'il affectionnait la culture anglo-saxonne alors que sa mère aurait préféré le prénom français équivalent, laissant transparaître une fois de plus sa stratégie oppositionnelle. Nous avons souligné également qu'il n'avait jamais prononcé devant nous son prénom de naissance. Il a répondu que celui-ci était très féminin et devrait rester imprononçable, car assigné par des adultes qui traitaient leur progéniture comme des appendices de leur corps, inscrivant ainsi ses parents dans un registre phallique et absolument pas génitalisé. Cette mise à mort de son prénom natal, appelé de manière évocatrice « *deadname* » dans la culture trans', traduisait de manière assez patente l'emprise imagoïque contre laquelle James luttait féroce. À cette période, la question du nom de l'analyste a également surgi dans la cure : « Je ne connais que votre prénom qui m'a été donné par la secrétaire médicale. D'ailleurs, pourquoi ne pas m'avoir donné votre nom de famille ? ». On pourrait y lire une identification projective (Klein 1948) visant à déposer en nous son besoin vital de désaffiliation et de désassignation par l'autre ?

Au fil du temps, nous avons pu accompagner James vers la détraduction et la retraduction de ses éprouvés, de ses affects et de ses *actings* ainsi que de ses idéaux de genre en incarnant pour lui tantôt une figure paternelle bienveillante, tantôt un père interdicteur,

tantôt une mère suffisamment étayante, ou encore une mère-au-couteau lorsque nous glissons sur la pente des interventions prématurées ou prolixes. La régularité des séances doublée d'une grande assiduité auront été d'un grand secours dans cet accompagnement qui nécessitait avant tout un *holding* susceptible de renforcer chez James son sentiment d'exister.

Par ailleurs, nous avons observé des rêves récurrents sur le thème des « colonies de vacances » marquées par la présence persistante de ses parents. Au fil des séances, ils ont laissé place à d'autres rêves portant sur « des lieux exotiques non colonisés », propices à des jeux se déroulant à l'intérieur d'un foyer, devant un adulte qui l'autorisait à rester silencieux. À travers ses associations, James a pu dire que, pendant son enfance, sa mère l'obligeait toujours à parler lorsqu'il était devant elle. S'il n'obtempérait pas, elle le taxait alors d'asociabilité. C'est une des raisons pour lesquelles il aurait mis un terme à sa précédente psychothérapie. Sur ce point, il avance que son analyste lui aurait dit que les séances ne serviraient à rien s'il ne se maîtrisait pas pour aborder ouvertement ses problèmes. Ne doit-on pas voir là une répétition dans le lien transféro-contre-transférentiel du trauma infantile de James ? Une écoute réceptive, économe en interprétations, peu susceptible de reproduire l'effraction traumatique de son passé, nous a donc paru de mise. Le silence que nous avons pu instaurer lors des séances s'est avéré crucial à cet égard pour le développement de sa capacité d'être seul en notre présence et pour l'épanouissement de ses pensées autonomes, désassujetties de l'empire de l'autre.

Le recours à la supervision, consubstantielle à la tiercéité, nous a paru essentiel compte tenu des complexités de la structure bi-triangulaire de James. Par ailleurs, l'écriture que nous avons entreprise sur ce cas a lancé un mouvement parallèle d'auto-translation, d'auto-théorisation et d'auto-supervision. Si les capacités d'autoanalyse naissent du transfert envers l'analyste qui se prolonge après la fin de la cure, le texte clinique ne peut-il constituer un après-coup transférentiel susceptible de retraduire l'énigme singulière de chaque traitement ainsi que de mettre à l'épreuve la pertinence de nos postulats métapsychologiques ? Dans cette perspective, nous espérons avoir contribué à montrer la fécondité des modèles théoriques des signifiants à caractère énigmatique ou paradoxal pour l'appréhension de la pluralité des subjectivités que nous rencontrons dans notre pratique et pour l'exploration des identifications de genre typiques ou atypiques.

Bibliographie

- Andreyev, Z. & Neau, F. 2017. L'adolescent traducteur. *Psychologie clinique et projective*, 17(1), 223–243.
- Anzieu, D. 1975. Le transfert paradoxal. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 8, 195–209.
- Allouch, J. 2007. *La Psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault (Essais)*. Paris : EPEL.
- Aron, L. & Starr, K. 2013. *A Psychotherapy for the People: Towards a Progressive Psychoanalysis*. New York : Routledge.
- Aulagnier, P. 1984. *L'Apprenti-Historien et le Maître-Sorcier*. Paris : PUF.
- Bateson, G. et al. 1956. Toward a theory of schizophrenia. *Behavioral Science*, 1(4), 251–264.
- Butler, J. 1990. *Gender Trouble*. New York : Routledge.
- Cahn, R. 1998. *L'Adolescent dans la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Chevalier, F. (2019). FtM et psychanalyse – hypothèses sur un silence théorique. *Filigrane : Écoutes psychanalytiques*, 28(2), 31–50.
- Dejours, Ch. 2015. Genre et théorie sexuelle. Dans APF, *La Conviction* (p. 159–170). Paris : PUF.

- Dejours, Ch. 2018a. Aide à la traduction et assignation de genre à l'adolescence. Dans Ch. Dejours, Ch. & Tessier H. (dir), *Laplanche et la Traduction. Le Mytho-Symbolique* (p. 233–248). Paris : PUF.
- Dejours, Ch. 2018b. Entre séduction et aide à la traduction : le mytho-symbolique, l'imaginaire social et la question de la liaison. Dans Ch. Dejours & H. Tessier (dir.), *Laplanche et la Traduction. Le Mytho-symbolique* (p. 263–278). Paris : PUF.
- Deleuze, G 1970. Introduction. Dans Wolfson, *Le Schizo et les Langues*. Paris : Gallimard.
- Deutsch, H 1943. *The Psychology of Women*, t. 1. Boston : Allyn and Bacon.
- Eissler, K. 1958. Traitement psychanalytique des adolescents. Dans F. Marty (dir.), *Le Jeune Délinquant* (p. 335-359). Paris: Payot, 2002.
- Fassin, E. 2018. Lettre à Lacan. Dans L. Laufer (dir.), *Lettres à Lacan* (p. 185-194). Paris: Thierry Marchaisse.
- Freud, A. 1958. L'adolescence. Dans *L'Enfant dans l'adolescence* (p. 244-266). Paris : Gallimard, 1976.
- Freud, S. 1908. Le roman familial des névrosés. *Œuvres complètes*, VIII (p. 251-256). Paris : PUF.
- Freud, S. 1923. Le moi et le ça. *Œuvres complètes*, XVI (p. 255-302). Paris : PUF.
- Gherovici, P. 2017. *Transgender Psychoanalysis: A Lacanian Perspective on Sexual Difference*. New York : Routledge.
- Gozlan, O. (dir.). 2018. *Current Critical Debates in the Field of Transsexual Studies: In Transition*. New York : Routledge.
- Green, A. 1990. *La Folie privée*. Paris : Gallimard.
- Green, A. Donnet, J.L. 1973. *L'Enfant de Ça*. Paris : Minuit.
- Givre, Ph. 2007. Enjeux métapsychologiques de la puberté. Dans Ph. Givre & A. Tassel (dir.), *Le Tourment adolescent*, t. 1 (p. 11–52). Paris : PUF.
- Givre, Ph. 2010. Ce Maître Ado-Lacan. Dans Ph. Givre & A. Tassel (dir.), *Le Tourment adolescent*, t. 2 (p. 257–326). Paris : PUF.
- Lacan, J. 1938. Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Dans *Autres Écrits* (p. 23-84). Paris : Seuil.
- Laplanche, J. 1968. La position origininaire du masochisme dans le champ de la pulsion sexuelle. Dans *La Révolution copernicienne inachevée* (p. 21–36). Paris : PUF, 1992.
- Laplanche, J. 1989. *L'Après-Coup*. Paris : PUF.
- Laplanche, J. 2000. Pulsion et instinct. Dans *Sexual, La Sexualité élargie au sens freudien* (p. 7–26). Paris : PUF, 2007.
- Laplanche, J. 2003a. Le genre, le sexe, le *sexual*. Dans *Sexual, La Sexualité élargie au sens freudien* (p. 153–193). Paris : PUF, 2007.
- Laplanche, J. 2003b. Trois acceptions du mot « inconscient ». Dans *Sexual, La Sexualité élargie au sens freudien* (p. 195–213). Paris : PUF, 2007.
- Lebovici, S. 1989. *Psychopathologie du bébé*. Paris : PUF.
- Klein, M. 1948. Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. Dans *Développements de la psychanalyse*. (p. 274-300). Paris : PUF.
- Pankov, G. 1977. *Structure familiale et Psychose*. Paris : Flammarion, 2009.
- Pula, J. 2015. Understanding Gender Through the Lens of Transgender Experience. *Psychoanalytic Inquiry* 35(8), 809–822.
- Racamier, P.C. 1978. Les paradoxes des schizophrènes. *Revue française de psychanalyse* XLII (5–6), 871–885.
- Roussillon, R. 1991. *Paradoxes et Situations limites de la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Roussillon, R. 2009. L'adolescent modèle. Dans Y. Morhain & R. Roussillon (dir). *Actualités psychopathologiques de l'adolescence* (p. 19–29). Bruxelles : De Boeck.

Saketopoulou, A.; Pellegrini, A. 2019 On taking sides: they/them pronouns, gender and the psychoanalyst. *Psychoanalysis.today*, 8. Disponible sur internet: <http://www.psychoanalysis.today/fr-FR/PT-Articles/Pellegrini167541/On-taking-sides-they-them-pronouns,-gender-and-the.aspx>

Searles, H. 1959. *L'Effort pour rendre l'autre fou*. Paris : Gallimard, 1977.

Wainrib, S. 1999. Le processus de métasubjectivation. *Bulletin de la société psychanalytique de Paris*, 52, 152–167.

Winnicott, D.W. 1950-1955. L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 150-168). Paris: Payot.

Résumé : À partir de la psychothérapie psychanalytique d'un adolescent transgenre, les auteurs abordent l'après-coup de l'infantile à l'adolescence. En fondant leurs observations cliniques sur le « modèle traductif » de Jean Laplanche et en puisant par ailleurs dans les théories du « double lien », ils tentent de montrer comment les signifiants à caractère énigmatique ou paradoxal que l'enfant se voit précocement implanter par les adultes sont retraduits selon les codes pubertaires. Plus précisément, ils proposent une réflexion autour de l'identité de genre en inscrivant cette dernière dans le contexte plus global du remaniement des imagos parentales à l'adolescence. Ils tentent ainsi de donner un sens aux diverses pratiques de marquage et de modification corporelle envisagées par le patient à la lumière des messages verbaux et extra-verbaux que ce dernier aurait reçus de la part de ses parents. En décrivant les traductions successives des signifiants issus de cette communication intersubjective, ils questionnent accessoirement le positionnement du clinicien face aux mouvements d'« auto-analyse sauvage » déclenchés par le processus adolescent.

Mots-clés : Signifiant énigmatique ; communication paradoxale ; adolescence ; traduction ; genre